



Deux voyageurs canadiens-français dans l'Irlande d'il y a cent ans

Pierre Savard

Number 44, 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1015560ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1015560ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Savard, P. (1989). Deux voyageurs canadiens-français dans l'Irlande d'il y a cent ans. *Les Cahiers des dix*, (44), 183–198. <https://doi.org/10.7202/1015560ar>

Deux voyageurs canadiens-français dans l'Irlande d'il y a cent ans

Par PIERRE SAVARD

Le tourisme d'élite connaît un nouveau souffle avec les progrès des transports au milieu du 19^e siècle, amenant en Europe de nombreux Canadiens français. La plupart entrent dans l'Ancien Monde par Liverpool ou Londres, séjournent à Paris, visitent la France des ancêtres comme la Normandie ou la Vendée et «pèlerinent» à Lourdes ou à Paray-le-Monial. De là, la plupart passent à Rome, «clou» du voyage de ces catholiques chez lesquels la dévotion au pape a pris des proportions considérables depuis Pie IX. A partir des années 1880, certains font le pèlerinage de Terre-Sainte. Ceux qui se piquent de littérature, rédigent, suivant la mode du temps, des récits de leurs pérégrinations. «Cédant à la pression d'amis», ils consentent à confier leur manuscrit à l'imprimeur. Parfois, d'ailleurs, le dit récit a été déjà publié sous forme de correspondances dans un journal de Québec ou de Montréal. Ces récits décrivent longuement, commentent un peu et forment une littérature de tout repos abondamment répandue dans les bibliothèques paroissiales et distribuée en prix dans les couvents et les collèges. Province dédaignée de la littérature, ce sous-genre survit jusqu'aux années 1950, ère de la banalisation du voyage avec le tourisme de masse et la généralisation du voyage «en conserve» sous forme de diapositives ou de films. Ici, l'image a tué l'écrit.

* * *

L'Irlande reste assez à l'écart des voyages, si on s'en rapporte au petit nombre de récits qui l'évoquent. A la vérité, deux livres seulement évoquent l'île de saint Patrice avant 1914. Ce n'est pas que le destin irlandais soit ignoré des Canadiens français: leurs leaders politiques et leurs poètes nationalistes célèbrent bruyamment O'Connell de son vivant, et longtemps encore en plein 20^e siècle. Comme la Pologne martyre, l'Irlande opprimée suscite un courant ininterrompu de sympathie. François-Xavier Garneau (1809-1866), par exemple, qui domine la littérature de son siècle, brosse un portrait des plus sympathiques de O'Connell dans son récit de voyage en Angleterre de 1831-1833. Dans son *Histoire du Canada*, il rappelle avec insistance le rôle du leader irlandais au Parlement britannique dans la défense des droits des Canadiens français. La sympathie pour l'Irlande s'accompagne de rapports pas toujours aisés avec les Irlandais venus au Canada. Dans ces habitants des îles britanniques qui parlent anglais, les Canadiens français voient avant tout des alliés du conquérant et du colonisateur britannique. L'alliance d'Irlandais comme O'Callaghan avec les Patriotes de 1837-1838 est sans lendemain. Aux luttes ethniques viennent se superposer les querelles religieuses. Les Irlandais cherchent à se faire une place à eux dans un catholicisme dominé par un clergé et une hiérarchie canadiennes-françaises. A force de luttes et grâce à l'immigration, ils obtiendront les coudées franches dans le Canada anglophone. Ce n'est qu'au 20^e siècle que la coexistence pacifique s'établit de façon durable entre catholiques francophones et catholiques anglophones parmi lesquels l'Irlandais domine. La religion commune et la proximité d'établissement a facilité néanmoins de nombreuses unions de Canadiens français et d'Irlandais, ce qui explique la présence en terre canadienne de Ryan francophones et de Tremblay anglophones.

* * *

Les deux auteurs qui ont évoqué l'Irlande dans leurs récits de voyage ne sont pas des inconnus dans le Québec de leur temps, voire dans celui des manuels de littérature ou d'histoire d'aujourd'hui. Adolphe-Basile Routhier qui entre dans le Lough Foyle de Londonderry sur le *Sarmatian* en 1876, est né en 1839. Après son cours classique, il a opté pour le droit. Candidat malheureux du parti conservateur, il est nommé juge en 1872. Il sera pendant longtemps professeur de droit à l'Université Laval de Québec. Au moment de son voyage en Irlande, il connaît déjà la notoriété dans le petit monde intellectuel québécois. Il a publié dans les journaux des articles de critique littéraire d'un conservatisme sans mélange qu'il a réunis en volume sous le titre *Causeries du dimanche* en 1871. Ses polémiques avec le poète libéral Louis Fréchette l'année suivante ont fait les délices des gens d'esprit de la vallée du Saint-Laurent. Ses portraits littéraires de contemporains québécois, pleins de verve et non sans méchanceté, ont été réunis dans *Portraits et pastels* (1873). Conservateur en politique et en religion, Routhier reste néanmoins très homme du monde et il adore voyager. De deux périples de 1876 et de 1880, le juge écrivain rapporte un copieux ouvrage intitulé *A travers l'Europe*, édité deux fois et qui s'ouvre par des pages sur l'Irlande. Soulignons que Routhier n'aborde pas l'Irlande la tête vide. Il connaît les classiques des luttes parlementaires du 18^e siècle et du 19^e siècle de même que des récits de voyage comme celui de Thackeray. Il a rencontré, avant et après son voyage, des Irlandais comme le maire de Dublin avec lequel il dîne à Paris chez Louis Veillot, un ami commun.

Jules-Paul Tardivel (1851-1905) débarque du *Servia* à Queenstown le 16 septembre 1888, douze ans après Routhier. Né aux Etats-Unis et, partant, à l'aise dans le monde anglophone, de l'école de Louis Veillot comme le Routhier de 1876, Tardivel est directeur-propriétaire du journal *La Vérité* de Québec qu'il a fondé en 1881. Il est bien connu dans le monde du journalisme du temps. Dans son hebdomadaire

indépendant des partis politiques à une époque où il n'était pas aisé de l'être, il défend le Canada français et le catholicisme ultramontain avec l'ardeur d'un croisé. Si Routhier se promène en Irlande en touriste, Tardivel lui, y va pour se documenter, s'instruire et fourbir ses armes pour les luttes à son retour au pays. Durant son voyage, il adresse des correspondances à la *Vérité* de Québec et au *Freeman's Journal* de New York. Ses lettres à la *Vérité* seront publiées en volume sous le titre *Notes de voyage* en 1890 et largement répandu à l'instar de l'ouvrage de Routhier. L'Irlande y occupe une place de choix. Tardivel aborde lui aussi l'Irlande informé de bien des questions grâce à la pratique du journalisme et à des contacts avec les Irlandais du Canada et des Etats-Unis. Ses amis jésuites de Québec et de Montréal le mettent en contact avec leurs confrères irlandais qui le reçoivent dans tous les endroits d'importance où il passe. Ce sont eux, par exemple, qui lui font rencontrer Mgr Croke, archevêque de Cashel dont la photo illustre le livre de Tardivel.



Jaunting-car — Dessin de Pranishnikoff.

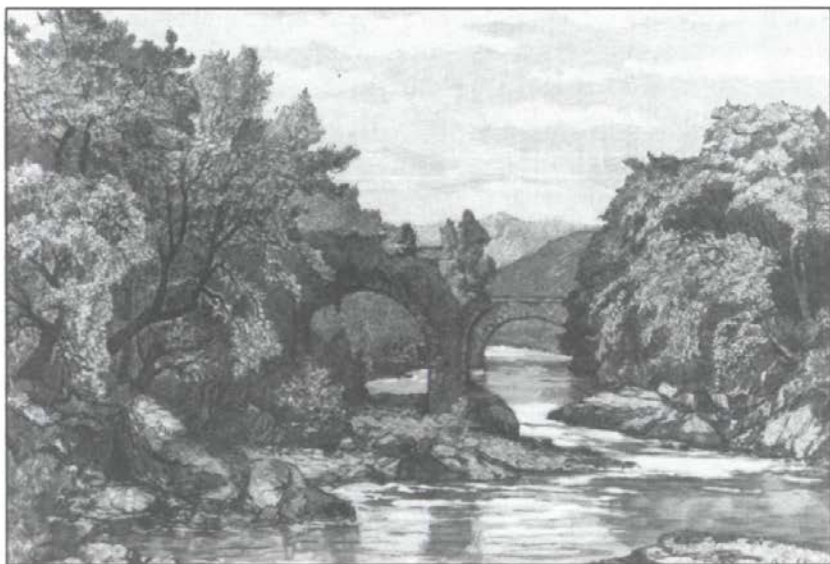
Les itinéraires des deux voyageurs en Irlande diffèrent presque complètement, ne se recoupant qu'à Dublin. Routhier débarque à Londonderry, se rend en *jaunting car* à la Chaussée des Géants, passe à Armagh puis à Belfast et visite Dublin avant de s'embarquer dans cette ville pour l'Angleterre. Tardivel aborde l'île à Queenstown (Cobh), visite Cork, puis se rend à Glengarriff, Kenmare et Killarney. De là, il saute à Dublin, en arrêtant à Thurles. De Dublin il se rend à Galway et traverse les régions autour de Clifden et de Westport. Il rentre lui aussi en Angleterre par Dublin.

* * *

Les premières impressions des voyageurs ont trait à la nature irlandaise. Routhier s'écrit avec lyrisme: «Rien n'égale le vert de ses prés et de ses bois, les gracieuses ondulations de ses montagnes, les étranges escarpements de ses falaises, les encadrements azurés de ses lacs, la fraîcheur de ses cascades et l'immense variété de ses perspectives. C'est l'*Emeraude des mers* enchassée dans le granit» (31) *. Il consacre un chapitre à la Chaussée des Géants, «travail supérieur à la grande muraille de Chine (et) plus artistique que les grandes voies romaines» (34). Après avoir décrit la curiosité naturelle, raconté son origine légendaire, cité les descriptions de Thackeray et de Kohl, le juge conclut gravement: «l'Amérique avec sa grande et riche nature, la Suisse avec ses paysages renommés, la Méditerranée avec ses côtes charmantes et pittoresques, ne m'ont rien offert de plus grand et d'aussi merveilleux que la Chaussée des Géants» (37). Moins littéraire que le juge, Tardivel n'en est pas moins fasciné par la nature et les curiosités de l'Irlande. D'emblée il observe que ce qui frappe surtout le voyageur «c'est le vert foncé du feuillage. *Erin* porte bien son

* Pour ne pas alourdir le texte, nous indiquons les sources par un chiffre correspondant à la page des éditions utilisées: *A travers l'Europe. Impressions et paysages*, de Routhier, Québec, Typographie de P.-G. Delisle, Paris, Librairie de la société bibliographique, volume 1 publié en 1881; *Notes de voyages en France, Italie, Espagne, Irlande, Angleterre, Belgique et Hollande* de Tardivel, Montréal, Senécal, 1890.

nom, *Ile verte*. C'est certainement plus vert, beaucoup plus vert que chez nous, même au mois de juin» (22). Le journaliste observe que les plantes sont bien différentes de celles de la vallée du Saint-Laurent. Il remarque qu'il n'y a pas de clôture dans les champs. (22) Autour de Blarney, il admire les pâturages et les magnifiques troupeaux de vaches et de moutons (27). Par contre entre Bantry et Glengarriff il s'étonne de voir des sols si pauvres et pourtant habités. «Les Laurentides en arrière de Québec, me semblent être un pays où coulent le miel et le lait en comparaison de ce que je vois ici.» Les gens qui vivent dans ces huttes de pierre et de tourbe lui semblent bien plus mal partagés que «ceux qu'on appelle au Canada les pauvres défricheurs qui ont au moins l'espoir de devenir propriétaires un jour» (29). Glengarriff et son paysage pittoresque, les montagnes et les lacs de Killarney, la campagne de Clifden à Westport lui arrachent des lignes élogieuses. La chute Torc à Thurles se mérite un commentaire typique de bien des voyageurs canadiens-français face à la nature de l'Ancien Monde.



Pont de Cromwell à Glengarriff — Dessin d'O. de Champeaux.

«Ici, en Europe, on se contente de peu de chose en fait d'eau; dans le moindre ruisseau on voit une rivière; le moindre étang devient un lac. Nous autres, Américains, habitués à la grande nature, à nos immenses fleuves, à nos lacs, qui sont de véritables mers, nous trouvons tout cela petit. A mes yeux, la chute Torc n'est guère plus remarquable qu'un des filets qui s'échappent de la chute Montmorency. C'est joli, mais nullement imposant» (37). Face aux lacs de Killarney, il ne peut se retenir de faire une comparaison avec les lacs québécois de Charlevoix et des Cantons de l'Est, et la comparaison tourne à l'avantage de ceux-ci (35-36). A Dublin, la rivière Liffey, «canal ordinaire», à l'air «bien prosaïque» (47).

Nos deux voyageurs passent à Dublin dont l'urbanisme et l'architecture ne manquent pas de les impressionner. Les «grandes rues ne sont pas inférieures à celles de Paris» souligne Routhier (44). Toutefois «Dublin n'a pas encore la lumière électrique dans les rues ni le téléphone» rapporte Tardivel soulignant que sous le rapport du progrès matériel, les villes américaines, même Québec, sont en avant. «Si le progrès matériel constituait tout la vie de l'homme, moralise le journaliste ultramontain, l'Amérique serait certainement et de beaucoup, le premier pays du monde» (60). Le Bureau de Poste, le Palais de Justice, la Banque d'Irlande, *Trinity College*, l'église de Saint-Patrice, le Château royal, les statues de O'Connell et de Guillaume II se méritent quelques lignes de description mais ils sont le plus souvent prétexte à considérations sur le passé et le présent irlandais. Tardivel souligne que l'église de Saint-Patrice a «été «livrée à l'hérésie». Routhier souligne que Cromwell y logea «les chevaux de sa cavalerie» (57). Le thème de la spoliation des églises catholiques par les protestants revient souvent sous la plume des deux voyageurs. Routhier évoque le souvenir de O'Connell aux *Quatre Courts*, de Burke et de Goldsmith à *Trinity College*. Passant devant l'ancien Parlement, il a des pages sur les «grandes luttes parlementaires contre le despotisme anglais» au 18^e siècle dans

lesquelles il cite la célèbre péroraison de Grattan en 1780: «I say with the voice of the millions of people...» (44). Mais «l'éloquence irlandaise eut à lutter contre l'or anglais et fut vaincue» commente à regret le juge (47). Plus loin il souligne que les Irlandais considèrent toujours l'édifice de l'ancien Parlement transformé en bureaux et comptoirs financiers «comme le Temple de leur nationalité, et ils ne cessent d'espérer qu'un jour viendra où ils chasseront les vendeurs et les acheteurs du Temple» (49). Avec un amusement évident, le juge raconte l'histoire de la statue du roi Guillaume II et les scènes tragi-comiques qui s'y déroulèrent entre 1701 et 1836 mettant aux prises orangistes et jacobites (51-53). Pour Tardivel, le château du vice-roi «n'a guère de château que le nom. C'est une construction aussi laide que mal vue de la population» (47). Routhier, lui, souligne un élément du château, soit la statue de la justice qui le surmonte. «Pat, écrit-il, qui a beaucoup de malice et autant d'esprit, trouve que le *Castle* qui a été le refuge de la tyrannie est un singulier endroit pour y placer Dame Justice»; mais il remarque 1° qu'elle n'a pas de balance et 2° qu'elle tourne le dos à la Nation (56). Ce trait de caractère de l'Irlandais est souligné aussi par Tardivel. Visitant le célèbre Croagh-Patrick, il entend un touriste américain plaisanter un brave Irlandais sur la légende de Saint-Patrice qui y aurait précipité à la mer tous les reptiles de l'île. «On prétend, répond Pat, les avoir vu *ressourdre* de l'autre côté de la mer, où ils sont tous changés en yankees» (60). Dublin c'est surtout pour les deux Canadiens la ville de O'Connell. Tardivel souligne avec satisfaction que les habitants de Dublin ont pris l'habitude d'appeler O'Connell Street la grande artère officiellement dénommée Sackville Street. «Voilà ce que c'est que l'esprit national» commente le journaliste qui souhaite intérieurement voir ses compatriotes canadiens-français afficher autant de fierté face aux Anglais (42). Routhier se recueille avec émotion sur la tombe du patriote dont il rappelle les dernières paroles: «Mon corps à l'Irlande, mon cœur à Rome et

mon âme au ciel» (53). Malgré tous les signes de la présence anglaise, Dublin «est une ville bien irlandaise, je vous l'assure», souligne Tardivel comme pour rassurer ses lecteurs (47).



La cathédrale de Saint-Patrick, à Dublin — Dessin de Barclay.

Les autres villes font l'objet de commentaires plus succincts. Routhier observe que Belfast «s'est considérablement accrue depuis vingt ans grâce à son commerce et à ses manufactures». La ville lui rappelle Montréal (39). Galway fascine Tardivel. Il évoque la prospérité ancienne de ce centre ruiné par l'importation des farines américaines, les traces inattendues du style mauresque dans l'architecture, le gaélique qu'on parle encore exclusivement dans «les classes pauvres», le quartier des pêcheurs appelé Claddagh peuplé de «Celtes qui ne se sont jamais mêlés aux Saxons et aux Normands», logés dans un «amas de maisons ou mieux de cabanes de pieux couvertes de chaume, jetées pêle-mêle entre la ville proprement dite et la mer» (51). Au chapitre de la langue, Tardivel

remarque à Kenmare: «Une chose qui m'attriste, c'est de voir que ce peuple a perdu sa langue et a subi sans l'apprendre, la langue du vainqueur. Les Canadiens français ne sauraient assez remercier la divine Providence de les avoir préservé de cette triste humiliation. Je n'ai pas entendu un mot d'irlandais; tous



Vue de Claddagh à Galway — Dessin d'O. de Champeaux.



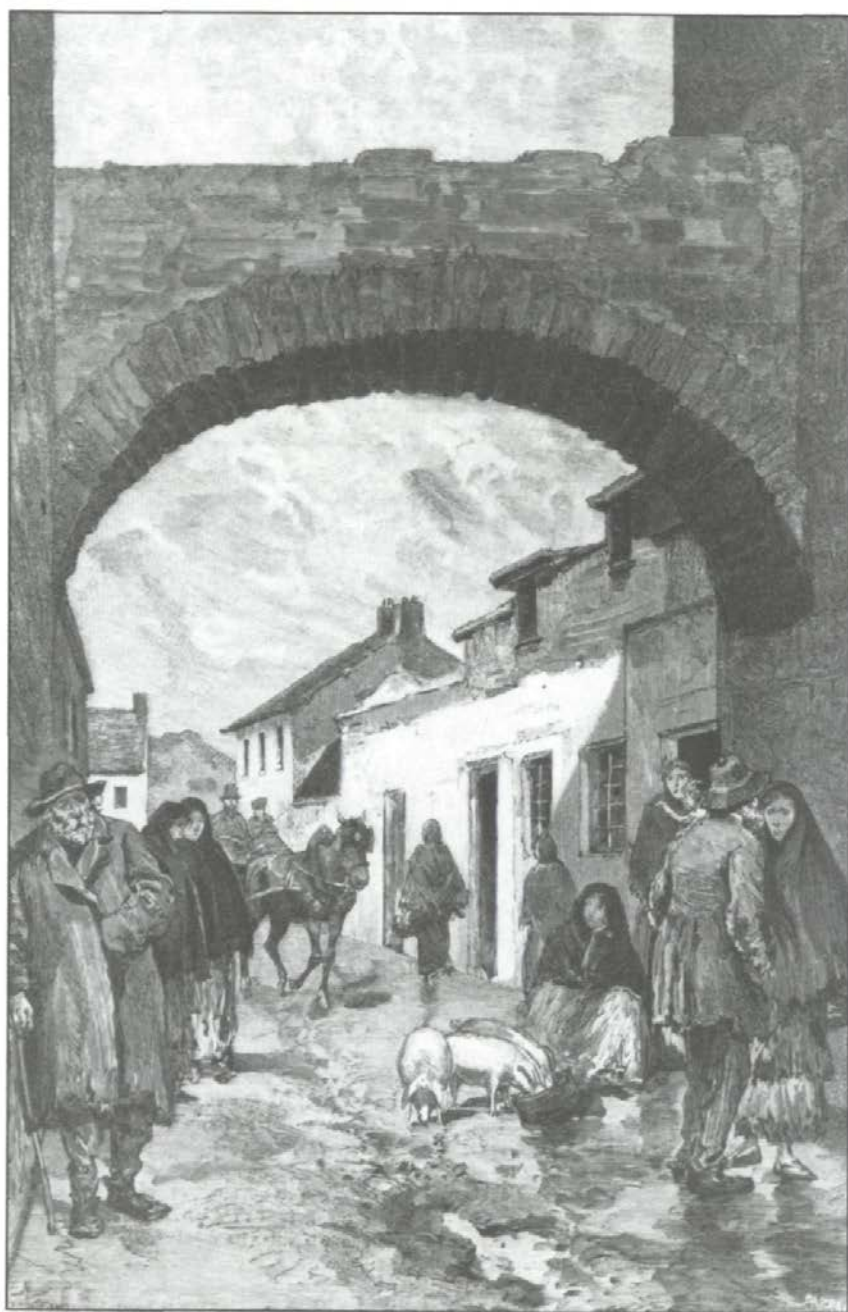
Le marché aux poissons à Galway — Dessin d'O. de Champeaux.

parlent l'anglais, même entre eux; mais avec un accent tellement étrange que je suis obligé d'écouter de mes deux oreilles pour saisir ce qui se dit (...) Les enfants qui vont à l'école eux, parlent bien l'anglais» (33).

Tant dans les campagnes que dans les villes, les voyageurs sont frappés par la place de la religion. «Nous sommes en pays aussi catholique que la province de Québec: tout le monde va à la messe le dimanche» observe Tardivel à Queenstown. A Dublin, il note la foule dans les nombreuses églises. La façon d'observer le dimanche des Irlandais lui plaît. «Il y a du mouvement, car l'observation du dimanche ici n'a rien de puritain, mais il n'y a pas de tapage, pas de travail, pas de scandale» (45). Le même Tardivel loue hautement «l'exquise politesse et la franche cordialité des prêtres irlandais» (54). Ce clergé vit de la vie du peuple, prend part à ses joies et à ses douleurs, à ses douleurs surtout, souligne encore Tardivel (57). Nul étonnement, à ses yeux, que le prosélytisme protestant reste en général infructueux (55). Avant même de mettre le pied en Irlande, les deux voyageurs connaissent par leurs lectures le remarquable passé religieux de l'«Ile des Saints». Tardivel visite avec émotion les «vénérables décombres» des vieilles abbayes comme celles de Cashel et de Sainte-Croix (40) ou celle de Muckross (35). Au chapitre des ruines, Routhier a une page fine. Il rapporte l'opinion d'une jeune Canadienne qui tire gloire d'être d'un pays qui n'a pas de ruines et n'en a pas besoin. Et le juge d'ajouter: «La réplique m'apparut alors pleine de fierté et de patriotisme. C'est que je n'avais pas encore subi cette attraction, disons mieux, cette séduction que les ruines devaient bientôt exercer sur mon esprit et mon cœur. Plus tard, en Italie surtout, je compris que ce beau dédain pour les ruines n'est pas dans la nature. Parti d'un monde où tout est jeune encore et plein de promesses, qui ne regarde que l'avenir parce qu'il n'a pas encore de passé, j'ai pu résister pendant quelque temps à l'attrait puissant des ruines, mais peu à peu ces grands squelettes des peuples qui ont vécu ont captivé

mon attention et je me suis laissé entraîner par leur charme mystérieux. Ils m'ont parlé une langue que je n'avais pas encore entendue mais que j'ai comprise et trouvée belle» (30). A Dublin, Tardivel visite le Musée royal. «Une demi-heure passée dans ce musée suffit pour vous convaincre que la plus haute civilisation régnait en Irlande à une époque où beaucoup d'autres pays d'Europe étaient encore plongés dans la barbarie. Dans ces siècles lointains, l'Irlande était le foyer de la civilisation chrétienne, envoyait ses missionnaires dans toutes les parties du monde connu, et recevait de partout des élèves qui venaient puiser dans ses écoles la religion, les sciences et les arts. C'étaient les beaux jours de l'Irlande, avant l'invasion des Danois, des Saxons, des Normands et des Anglais» (61). Evoquant la grande figure de saint Patrice, Routhier souligne: «Il est bien remarquable que le pays qui devait être si longtemps esclave a pour patron ce grand saint qui fut trois fois réduit en esclavage. C'est bien le modèle qu'il fallait à ce peuple tourmenté; car la vie de saint Patrice est la plus agitée, la plus semée de traverses et d'adversités qui fut jamais. On comprend mieux comment l'Irlande a pu vaincre la mort quand on se rappelle qu'à la voix de son patron les morts se levaient de leurs tombeaux! On se prend à espérer que l'Irlande convertira l'Angleterre, quand on songe que son patron rendait la vie aux aveugles!» (31).

La tournée des campagnes, la visite des villes, l'analyse du passé et du présent religieux, tout ramène nos voyageurs à la triste condition de l'Irlande du temps. Tardivel est sincèrement ému de la misère des Irlandais dans des régions rurales comme le district de Connemara, «pays sauvage et inculte», «triste au delà de ce qu'on peut imaginer», parsemé de «cabanes»; et dont les seules maisons y sont les casernes de police. Cependant, les habitants sont là moins malheureux que ceux du Kerry car les *landlords* sont ici moins inhumains (52). Au bord du lac de Kylemare, Tardivel remarque sans satisfaction la résidence vraiment royale du *landlord* au milieu de «cabanes



Coin de rue à Killarney — Dessin de Tofani, d'après un croquis d'O. de Champeaux

incroyablement pauvres» (56). Nous avons évoqué plus haut les pauvres huttes de tourbe des environs de Glengarriff (29-30). Celles de la région de Killarney lui semblent tout aussi misérables (36).

Cette triste condition est aggravée au dire de Tardivel par la rapacité des *landlords*, leur absentéisme (37), le fait qu'ils se réservent des droits comme celui de pêche (50). Le journaliste rapporte que les *landlords* en profitent pour augmenter les loyers dès que les fermiers font la moindre amélioration (52). Et il commente: «Tous les théologiens à qui j'ai parlé depuis que je suis en Irlande sont unanimes à dire que de telles conventions sont aussi nulles en droit que les promesses que les brigands vous arrachent en vous mettant le couteau sur la gorge» (53). Il cite plus loin le cas d'un père Kennedy en train de purger six mois de prison pour avoir protesté contre les injustices des *landlords* (57). Tardivel décrit aussi le système de l'éviction, de triste réputation (63-64).

La misère explique l'émigration des Irlandais. «Les jeunes gens vont travailler aux récoltes en Angleterre ou dans les usines des Etats-Unis afin de procurer à leurs familles le privilège de crever de faim sur le sol de leur patrie» commente sèchement Tardivel (53). Trois millions d'Irlandais ont quitté l'île depuis 1851 et plus de cent mille dans la seule année 1883. Pour le journaliste catholique de Québec, «c'est un mal dont Dieu tire un immense bien. Ces millions d'Irlandais contraints de s'expatrier par un système politique cruel et injuste, vont porter le flambeau de la vraie foi dans tous les pays où la langue anglaise est parlée, particulièrement aux Etats-Unis et en Australie» (66).

Rien d'étonnant qu'éclate de temps à autre la violence. Tardivel rassure ici ses lecteurs: «les crimes agraires, ce que les Anglais appellent *outrages*, sont très rares, quoi qu'on dise. Quand il se commet quelque acte de vengeance en Irlande, tout le monde le sait, le télégraphe et la presse en portent le récit

jusqu'aux confins du globe. Les crimes analogues commis en d'autres pays passent pour ainsi dire inaperçus du reste de la Terre» (63). Et si la violence est moins grande dans certaines régions, c'est que là le clergé a pris la tête du mouvement national. Le clergé adopte une attitude tout aussi prudente face aux écoles dites nationales qu'il tolère en attendant mieux. «Ecoles non confessionnelles, précise Tardivel, instituées par les ennemis de l'Irlande pour déchristianiser et dénationaliser le peuple» (62).

Les deux voyageurs canadiens ne manquent pas de s'interroger sur l'avenir de l'Irlande. A la fin des années 1870, Routhier ne voit de salut que dans l'acceptation résignée du joug anglais. Les Irlandais doivent, selon lui, accepter la responsabilité d'erreurs passées. Ils doivent aussi «demander protection à la loi plutôt qu'à la rébellion». D'ailleurs l'émancipation des catholiques et le désétablissement de l'Eglise anglicane ne sont-elles pas des mesures de progrès? Si le rappel de l'Union semble impossible, peut-être pourrait-on donner au système un caractère fédératif comme au Canada? Car la prospérité de l'Irlande viendra le jour où elle saura réconcilier le catholicisme et les institutions britanniques, soutient le juge voyageur (63). Tardivel, pour sa part, se contente de faire entièrement confiance au clergé «tant séculier que régulier, épiscopat en tête, (qui) est entièrement favorable aux aspirations nationales du peuple, aspirations qu'il dirige sagement mais qu'il se garde bien de vouloir étouffer ou refouler» (57).

* * *

Deux voyageurs, deux Irlande. Routhier se concentre sur le Nord-Est tandis que Tardivel parcourt le reste de l'île. Routhier voyage en esthète tandis que Tardivel est soucieux de s'instruire des problèmes sociaux. Routhier rédige à tête reposée et polit son texte tandis que Tardivel expédie à son journal des impressions presque sur le vif. Le journaliste va constater la misère populaire *de visu* et il endosse toutes les

revendications irlandaises tandis que le juge parle des Irlandais à travers ses lectures et il suggère qu'ils sont un peu les artisans de leurs malheurs.

Cependant, au delà de ces oppositions de tempéraments, les pages des deux voyageurs sont traversées d'une sincère sympathie pour la nation irlandaise. Canadiens français et catholiques, ils s'identifient aisément aux Irlandais qui ont du mal à trouver leur place dans le Royaume-Uni. Le voyage en Irlande fournit à Tardivel et Routhier des raisons de croire dans les vertus de la religion et dans la nécessité de la survivance nationale.

A handwritten signature in cursive script that reads "Pierre Savard". The signature is written in black ink and is positioned in the lower right quadrant of the page.